

L'Empire hispanique et l'idée d'empire dans l'historiographie espagnole moderne

Lluís Roura i Aulinas

Universitat Autònoma de Barcelona

“Empire” et “impériale” sont encore aujourd'hui des mots très présents dans les titres des ouvrages sur l'histoire de l'Espagne relatifs à l'époque moderne.¹ De même ceux sur l'histoire contemporaine qui se réfèrent à la perte de l'Empire espagnol (particulièrement autour de la crise de 1898), ou bien au poids de sa présence dans l'imaginaire historique collectif ne sont pas moins abondants. En tout cas, il s'agit de concepts qui nous renvoient soit à l'idée d'un empire universel et/ou européen (ceux de Charles V et de Philippe II), ou plus particulièrement au concept d'*Empire hispanique* (y compris, donc, le caractère colonial).

L'idée d'empire dans la pensée historique (XVI^e - XVIII^e siècles)

C'est en 1520 que l'évêque de Badajoz soulignait, en s'adressant aux Cortes de Castille, au nom de Charles V :

«Notre roi d'Espagne est devenu, par la grâce de Dieu, roi des Romains et empereur du monde»

Toutefois, l'élection de Charles V comme empereur, ne semble pas avoir été accompagnée d'une idée politique précise d'empire.² Selon Koenigsberger, tandis que pour Charles V l'unité religieuse et politique de la chrétienté était un idéal à atteindre, « l'Empire de Charles V n'existait que dans la personne de l'Empereur ».³ Mais le fondement de sa volonté de culminer à la tête d'une *monarchia universalis* n'était ni politique ni rationnel ; il était plutôt de caractère providentialiste. En effet, pour un

monarque de la Renaissance, la cause de l'énormité de l'héritage qu'il avait reçue ne pouvait être expliquée que par les desseins de la Providence.⁴

Ce n'est pratiquement que dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, c'est-à-dire sous le règne de Philippe II, que l'on trouve en Espagne des argumentations d'une certaine importance relatives à l'idée politique de l'empire. Mais la pensée de Covarrubias ou de Menchaca, par exemple, a une dimension très particulière : pour eux, il ne s'agissait plus de l'idée d'un empire universel, mais de la dimension universelle de la monarchie espagnole.⁵ Et c'est celle-ci, c'est-à-dire la conception d'empire plus spécifique de Philippe II qui va se développer et acquérir une certaine présence dans la pensée historique espagnole, ainsi que nous le signalerons plus loin.

Depuis la fin du XVI^e siècle et tout au long du XVII^e, le développement d'une conscience de crise tend à passer sous silence l'époque de Charles V en même temps qu'il récupère, comme référence, le règne des Rois Catholiques. Des penseurs tels que Saavedra construisent une pensée politique qui renvoie non seulement à Isabelle et Ferdinand mais, également, à la monarchie médiévale non pas en raison d'une idéalisation de celle-ci mais, plutôt, pour réaffirmer l'importance des Cortes ; établissant, de cette façon, un axe fondamental de ce que l'on peut appeler la tradition « démocratique » de la pensée politique espagnole face à l'absolutisme. De façon indirecte se renforçait donc le caractère *hispanique* de toute prise en considération de l'idée d'empire. C'est aussi à ce moment qu'abondent les réflexions des *arbitristes*, très critiques avec l'abandon de l'attention prioritaire à l'agriculture, ainsi qu'avec les facilités faites aux intérêts des étrangers en Espagne.

Au début du XVII^e siècle il faut remarquer l'importance de la parution de l'*Historia General de España* de Juan de Mariana (Tolède, 1601) qui allait devenir l'histoire de l'Espagne par excellence jusqu'à la moitié du XIX^e siècle. Mariana représente pour l'historiographie espagnole, la consécration d'une vision essentialiste et « invasionniste » de l'histoire de l'Espagne, pour laquelle le moment névralgique et culminant était celui des Rois Catholiques. Il écrivait :

*« Je ne connais aucune nation au monde qui en un laps de temps si court (c'est à dire le règne de Ferdinand et Isabelle) ai autant progressé et élargi de telle sorte les frontières de son empire. »*⁶

Le fondement de l'Empire espagnol se trouve, pour Mariana, dans ce qu'il considère comme la réalisation de l'unité de l'Espagne sous les Rois Catholiques. Mais aussi, pour lui, cette unité était également la récupération de l'ancienne unité wisigothique. Voici donc les piliers de la vision historique dominante de l'Espagne qui sont, en même temps les piliers de l'écriture de son histoire nationale.

L'existence d'une vision critique de l'histoire (telle que l'on peut timidement la trouver au XVIII^e siècle dans Nicolas Antonio, Juan de Ferreras ou Gregorio Mayans) devait demeurer encore marginale pour longtemps... En tout état de cause, dans la pensée des Lumières espagnoles, l'idée la plus répandue quant à l'Empire espagnol, ne tournait pas autour de l'importance d'un empire universel, elle était plutôt celle de l'*Empire hispanique*, -malgré l'admiration que la plupart des hommes des Lumières montraient envers la figure de Charles V-. Mais, au XVIII^e siècle, l'idée de l'Empire hispanique s'éloignait de son identification avec les aventures impériales

européennes de Castille sous les Habsbourg - c'est-à-dire, celle d'une ambition sans contrôle qui s'était terminée en faillite -.

Le XVIII^e siècle implique également le point culminant d'un autre facteur-clé dans la mémoire historique espagnole de l'époque moderne et, particulièrement, de son caractère (ou de sa considération) impérial. C'est à cette époque que culmine la dialectique autour de la légende noire de l'histoire de l'Espagne. Une référence fondamentale en fut, en 1782, la publication de l'article « Espagne », de Masson de Morvilliers, dans l'*Encyclopédie Méthodique*.⁷ Un article, à mon avis très mal compris, même aujourd'hui et, qui supposait la culmination de la critique de l'histoire de l'Espagne et de l'Empire espagnol, non seulement par son caractère radical, mais aussi par sa prétention de complicité avec les secteurs critiques des hommes des Lumières à l'intérieur de l'Espagne. L'article de Masson qui, de façon provocatrice, s'interrogeait : « Que doit-on à l'Espagne ? Et, depuis deux siècles, depuis quatre, depuis dix qu'a-t-elle fait pour l'Europe ? » a provoqué en réaction une avalanche de publications apologétiques de l'histoire d'Espagne supposant non seulement la consolidation des principaux clichés, mais de même, la fixation d'un canon et d'une orthodoxie devant imprégner l'historiographie postérieure. Dans le même sens que l'histoire de Mariana, pour les apologistes, l'explication des causes de la décadence espagnole se trouvait dans le fait de n'avoir pas su se centrer sur les intérêts de l'Empire hispanique.⁸ L'idée d'un "Empire hispanique" opposée à celle d'un "empire universel" s'était donc consolidée au cours des XVII^e et XVIII^e siècles - cette dernière restant, désormais, comme résiduelle -.

L'image de l'Empire espagnol au XIX^e siècle. De l'apologétique au nationalisme

Cette idée d'Empire hispanique, *versus* empire universel, allait prendre une nouvelle force et une nouvelle dimension avec l'éclat de la révolution libérale espagnole. Tout d'abord l'idée d'empire était clairement contraire aux idées du libéralisme. Le libéral Francisco Martínez Marina, ancien directeur de la Real Academia de la Historia, considérait que les monarques de la maison d'Habsbourg avaient été incapables de continuer l'œuvre des Rois Catholiques, qu'ils avaient subordonné les intérêts de l'Espagne aux intérêts étrangers et à leur propre ambition ; dans le même temps, depuis Charles V et Philippe II, cette monarchie avait corrompu les institutions politiques de l'Espagne (les municipalités, les Cortes, etc.) afin de renforcer ses aspirations absolutistes et impérialistes, une vision qui se concrétisait - pour le mouvement de la révolution libérale - dans la récupération de la mémoire historique - et l'idéalisation - de la révolte des « comuneros » de 1520 face au despotisme impérial de Charles V.⁹

Dans le même temps, pour les libéraux de Cadix, les hommes, les sociétés et les territoires de l'Amérique hispanique étaient une référence constante et névralgique au point que, pour eux, ils ne seraient plus considérés comme des colonies, mais comme partie intégrante de l'Espagne.¹⁰ En réalité donc, la révolution libérale venait aussi renforcer, quoique de façon indirecte, la mentalité - et bien sûr, l'imaginaire - de la culture politique espagnole pour laquelle l'histoire de l'Espagne était inséparable de sa *dimension* (ou de son héritage) impériale.

Cependant, la critique - ou même la condamnation explicite - du caractère impérial de l'Espagne moderne était, en bonne partie, un trait de continuité entre la pensée plus spécifique des

Lumières et du libéralisme espagnols. Ainsi, l'idéalisation du passé impérial et la volonté de sa continuité, ou de sa récupération, sera fondamentalement l'œuvre de ses adversaires - des êtres serviles ou réactionnaires - et, par la suite, du romantisme culturel et du « modérantisme » politique. En effet, c'était au moment même de la restauration absolutiste de Ferdinand VII, en 1814, qu'au côté de l'abolition de l'œuvre des Cortes de Cadix, on trouve la volonté explicite de la « récupération » de l'idée d'Empire espagnol, allant jusqu'au point de proclamer la nécessité de « reconquérir » les territoires américains.¹¹

Cette vision réactionnaire de l'histoire espagnole devait récupérer la revendication de la politique impériale des Habsbourg, l'identification de l'Espagne avec le catholicisme, le rôle de l'Inquisition, la condamnation des Lumières et de tout ce qui venait de l'étranger... C'est la vision historique qui avait comme support toute l'infrastructure et la logistique politico-culturelle et morale de l'Église. Elle allait avoir une grande projection à travers l'énorme diffusion de « grandes » œuvres intégristes de synthèse de l'histoire de l'Espagne, dont le principal exemple se trouve, sans doute, dans *l'Historia general de España desde los tiempos antehistóricos hasta nuestros días* de M. Merry y Colón - publiée entre 1886 et 1898 -.

Mais au long du XIX^e siècle, l'intégrisme n'était pas le seul à revendiquer le caractère impérial de l'histoire de l'Espagne. C'est une attitude que l'on trouve également, quoique avec des nuances, dans les grands exemples de l'historiographie espagnole « professionnelle », naissante de cette époque. L'œuvre de Modesto Lafuente (*Historia general de España desde los tiempos primitivos a nuestros días*, Madrid, 1850-1867), considérée comme la première histoire nationale du libéralisme espagnol, est l'œuvre historique la plus lue du XIX^e siècle ainsi que l'une des plus utilisées et consultées encore par les historiens du XX^e. Elle mérite, sans le moindre doute, une considération spécifique autour de notre sujet d'intérêt. Lafuente dessine une vision providentialiste de l'histoire de l'Espagne, avec une claire sensibilité nationaliste, qui a pour but d'apporter une réponse aux besoins patriotiques du processus de construction de l'État-nation espagnol.¹² Le caractère professionnel et érudit, en même temps qu'éclectique, de l'histoire de l'Espagne de ce libéral modéré, peut être une raison importante qui explique la longue validité qu'elle a eue pour différentes générations d'historiens.

Pour Lafuente, dans la ligne de l'attitude déjà mentionnée des Lumières et du libéralisme espagnol, le point névralgique de l'histoire nationale espagnole se trouve autour du règne des Rois Catholiques. À ce moment, pour lui, se produit une résurrection de la première Espagne : celle de l'époque wisigothique. Avec la monarchie wisigothique, selon Lafuente,

*l'Espagne était déjà catholique. L'empire hispano-goth forme une unité dans la religion de la même manière qu'il devait être unitaire quant aux lois, devant Dieu et devant les hommes.*¹³

C'est ainsi que Lafuente voyait la trajectoire progressive de l'histoire de l'Espagne :

*« après une laborieuse restauration de huit siècles [...] l'Espagne a recouvré son indépendance si désirée, [...] le fractionnement a disparu devant l'oeuvre de l'unité, [...] une administration sage, prudente et économe a guéri les douleurs et les dilapidations de temps calamiteux, [...] elle a étendu sa puissance de l'autre côté des deux mers, [...] elle possède des empires pour provinces dans les deux émisphères[...] ».*¹⁴

Ensuite, il critique les ambitions impériales des Habsbourg. Lafuente admire Charles V, mais il n'a aucun enthousiasme pour lui. Avec Charles V, « la historia del emperador oscurece y eclipsa la historia del rey ».

C'est donc une argumentation qui exprime une claire vision nationale de l'histoire de l'Espagne. Pour Lafuente, l'Empire espagnol est seulement l'Empire hispanique ; et, celui-ci, devient un élément fondamental de sa vision nationaliste de l'histoire de l'Espagne ; une histoire de l'Espagne qui est vue essentiellement comme une histoire castillane et qui se fonde sur son caractère catholique. Sans cette unité religieuse catholique, on ne serait jamais arrivé à cette unité nationale, pas davantage qu'aux conquêtes ni à la possession du nouveau monde.¹⁵ Lafuente, qui développe une formulation castillane de l'histoire de l'Espagne, tend de même à identifier l'histoire de celle-ci avec celle de l'ensemble de la Péninsule. De ce point de vue, Lafuente déroule implicitement une vision impériale (ou expansionniste) de l'histoire d'Espagne qui, au fond, englobe non seulement les territoires de la monarchie hispanique, mais également ceux du Portugal. Une attitude qui allait demeurer chez pas mal d'historiens ainsi que dans de nombreux livres d'histoire de l'Espagne et, qui se trouve très souvent implicite dans certaines formulations ambiguës et étroites (« paternalistes », dirons-nous) d'un certain *ibérisme*.¹⁶

Il est intéressant de rappeler qu'après Lafuente, la pensée historiographique intégriste - telle qu'on peut l'observer, par exemple, dans l'œuvre paradigmatique de Menéndez Pelayo - va s'emparer aussi de l'idée d'« Empire hispanique » face à celle de l'« empire de Charles V » avec lequel elle se montrera majoritairement critique.

L'« Empire espagnol » dans l'historiographie « professionnelle » au XX^e siècle

Il est déjà significatif que le titre de l'œuvre de l'un des historiens les plus remarquables de l'historiographie espagnole du début du XX^e siècle, Rafael Altamira, soit celui d'*Historia de España y de la Civilización española* (Barcelone, 1906-1911). Pour lui, la « civilisation » n'a presque rien à voir avec le concept d'empire ; il s'agit de donner toute sa profondeur à l'histoire « interne » de l'Espagne, à côté de l'histoire « externe » (événementielle et politique) et, qui est celle que l'on trouve d'habitude dans les livres d'histoire.¹⁷ Pour Altamira, qui n'utilise le terme d'« empire » dans aucun des énoncés des chapitres de son œuvre, l'« Empire » espagnol répond seulement au caractère exceptionnel de la confluence de facteurs conjoncturels dans le règne de Charles V (la tradition guerrière du roi Ferdinand, l'ambition des Habsbourg, la haine contre la France des Habsbourg, des rois de la Couronne d'Aragon et de la maison de Bourgogne et, l'ambition de Charles V).

Parallèlement, au passage du XIX^e siècle au XX^e, la perte des dernières colonies en 1898 ouvrait une blessure au fond du nationalisme espagnol donnant lieu à un sentiment contradictoire face à la conception impériale de l'histoire de l'Espagne. Si d'un côté cela a entraîné le pessimisme vis-à-vis de la réalité du moment présent, de l'autre il a constitué un moment où la présence d'une mémoire des temps glorieux du passé, a rempli l'atmosphère culturelle au-delà d'une seule génération.¹⁸ C'est le moment où le nationalisme catalan naissant prend force au travers du passage des formulations romantiques - qui se vantaient de la splendeur médiévale catalane, et particulièrement, de son expansion « impériale » à travers la Méditerranée - à une formulation strictement politique.

Tel qu'il à été récemment étudié,¹⁹ dans cette formulation politique du nationalisme catalan au début du XX^e siècle, l'idée d'« empire » (impérialisme catalan / impérialisme espagnol / impérialisme ibérique) y jouait un rôle névralgique, comme culmination. Il s'agissait, selon Prat de la Riba, d'arriver à « constituer un «État-Empire» [espagnol et/ou ibérique] qui réunirait dans son sein un troupeau de nations sous un seul bélier ». Pour Prat de la Riba, les éléments essentiels de cet impérialisme étaient : une culture nationale intensive, l'intérêt général de civilisation et la force suffisante pour soutenir les deux.²⁰ Tel que l'a souligné Enric Ucelay,

*Le modèle "impérial" de la Lliga [le parti politique fondé par Prat de la Riba] devint le coeur de la politique régionaliste et conditionna étroitement l'évolution du nationalisme contraire à la Lliga, ainsi que la réception des idées catalanistes dans la politique générale espagnole, non seulement dans d'autres nationalismes et/ou régionalismes centrifuges, mais également dans la conception même de l'Espagne de l' "espagnolisme".*²¹

Et l'on peut ajouter : ce modèle impérial a aussi conditionné le débat culturel et historiographique sur les rapports entre région, nation, État et/ou empire en Espagne tout au long du XX^e siècle.

En effet, le débat politico-culturel sur la réalité de l'Espagne, sur son poids dans l'histoire de l'Europe et dans l'histoire universelle, ainsi que l'effervescence politique autour de la culmination de l'État-nation, allaient imprégner l'historiographie du XX^e siècle, surtout dans les moments-clés de son contexte politique (crise de 1898, avènement de la II^e République, franquisme, ou transition à la démocratie). C'est dans ces contextes que l'on doit situer la considération impériale de l'histoire de l'Espagne, sans oublier le décalage entre une certaine historiographie académi-professionnelle (toujours minoritaire sinon marginalisée - Altamira, Soldevila, etc. -) et celle qui est accourue, tout droit, à l'aide d'une option politique et d'une volonté non dissimulée de diffusion et de divulgation idéologique.

Ainsi, on ne doit pas limiter l'essor du nationalisme historiographique (et de son identification avec l'idée d'Empire espagnol) aux textes de propagande ou aux manuels d'école du premier franquisme²². De façon plus ou moins directe, la deuxième étape du franquisme (celle qui suit la chute du fascisme en Europe) trouvait un point de support dans certaines grandes initiatives intellectuelles et académiques, telles que le plan de la plus ambitieuse histoire de l'Espagne publiée au XX^e siècle, celle dirigée par Ramon Menéndez Pidal (un libéral qui a pu, quand même, à juste titre, être considéré comme un exilé à l'intérieur de l'Espagne franquiste). Une œuvre d'une quarantaine de volumes, qui ne vient de culminer que de nos jours. Le prestige académique de Menéndez Pidal, ainsi que de la plupart des collaborateurs, que cette œuvre a réunis, ne peut pas cacher cependant, sa conception de fond sur l'histoire de l'Espagne. Il s'agit d'une conception que l'on trouve formulée non seulement dans la longue introduction du premier volume, mais également dans la considération donnée aux moments les plus significatifs de l'histoire de l'Espagne ; une vision essentialiste de l'histoire de l'Espagne qui tend à la considérer comme une extension de l'histoire de la Castille ; une vision de l'histoire qui, méprisant presque la pluralité de la réalité péninsulaire, trouve dans cette conception providentialiste (ou téléologique) et même organiciste, la raison d'une unité qui aurait sa culmination dans sa dimension impériale... Ainsi, on pouvait affirmer, par exemple, dans l'introduction mentionnée, en faisant référence à l'essor sous Charles V :

« [...]Un monarque, un empire, une épée. Dès lors, l'histoire de l'Espagne est l'histoire universelle, aussi bien dans le vieux monde que dans celui récemment découvert ». ²³

Pour Menéndez Pidal, qui ne cache pas sa sympathie pour Charles V ainsi que pour son idée d'empire, il s'agit de l'hispanisation de l'Europe (au travers du legs des Rois Catholiques, du sentiment de croisade, des grandes conceptions médiévales qui survivaient exceptionnellement en Espagne et, considérées par lui comme le remarquable apport de la Renaissance espagnole) et de l'euro-périsation de l'Amérique.

« Si un jour – conclut Menéndez Pidal²⁴ – l'humanité entreprend une telle restauration [celle du caractère œcuménique de l'empire de Charles V], alors sans doute l'Espagne – celle des fruits tardifs de la Renaissance – aura-t-elle un rôle à jouer sur le chemin dévoué à cet idéal ».

Face à cette identification de Menéndez Pidal, avec le rôle impérial de l'histoire de l'Espagne, on trouve, quand même, quelques voix très critiques comme celle de l'historien Pedro Bosch Gimpera, dénonçant cette vision prédominante dans l'historiographie espagnole. Pour lui, l'Empire espagnol est un legs qui, à long terme, allait produire une décadence intérieure et, allait rendre difficile l'incorporation de l'Espagne au monde moderne, ainsi qu'à sa constitution définitive.²⁵

À mon avis, on peut confronter la vision historique de l'Espagne de Menéndez Pidal à celle de Ferran Soldevila - historien catalan qui rentra de l'exil en 1943-. Celui-ci a écrit autour des années quarante son *Historia de España*,²⁶ œuvre qui a reçu dès le premier moment toute la reconnaissance des spécialistes et de la critique. Dans la préface d'une récente édition, un auteur peu suspect de partialité - F. Tomás y Valiente - affirmait, à propos de cette œuvre, qu'il s'agissait d'une histoire de l'Espagne :

« Équilibrée dans la conception et dans la découverte de la structure juridico-politique de ce sujet collectif, où l'absent "castillanocentrisme" n'est remplacé ni par un autre, ni par la fragmentation qui détruit la vision de l'ensemble ». ²⁷

Loin des essentialismes, des providentialismes et des organicismes, Soldevila parle, pour ce qui se réfère aux étapes de l'Empire espagnol, de la lutte pour l' « hégémonie », tout court. « L'hégémonie espagnole » est le titre qui préside à l'énoncé des sept longs chapitres se référant à la période des Rois Catholiques, de Charles V et de Philippe II.

Il me semble important de souligner l'existence d'une historiographie en Espagne qui a le courage de nager à contre-courant, et dans laquelle on trouve, dans la première moitié du XX^e siècle, les exemples remarquables de Rafael Altamira et de Ferran Soldevila. Le parallélisme entre ces deux historiens permet de plus de remarquer un autre point de référence : l'importance de l'attention dédiée au Portugal. Précisément, à partir de la considération du Portugal dans les histoires d'Espagne d'Altamira et de Soldevila, il me semble que l'on peut en conclure une observation pertinente pour ce qui se réfère à la vision impériale de l'histoire de l'Espagne : la signification de la place - ou le rapport - du Portugal dans l'histoire de l'Espagne. Le Portugal peut être considéré, effectivement, comme un élément très emblématique pour l'historiographie espagnole. On peut constater d'un côté, la coïncidence de l'historiographie « impériale » avec celle qui, ou bien ignore complètement le Portugal, ou bien s'y réfère comme à un territoire

annexé (ou, dans le meilleur des cas, avec une conception paternaliste d'un « ibérisme » très superficiel) et de l'autre côté, l'historiographie plus critique ou éloignée de l'idée d'empire qui est, en même temps, celle pour laquelle l'histoire du Portugal est référencée, ou intégrée, dans la narration d'une histoire d'Espagne, comprise comme une histoire plurielle, en concordance avec la pluralité des peuples péninsulaires...

À partir des années cinquante, la vision impériale de l'histoire de l'Espagne reste attachée au courant nationaliste (et castellaniste) de l'historiographie espagnole, toujours hégémonique. Ses deux voies principales d'expression étant celle des institutions (académico-universitaires) de l'Espagne franquiste, et celle de l'enseignement et de la divulgation de l'histoire - particulièrement les synthèses et les manuels des écoles - ; mais en même temps, se consolidait et acquérait une présence de plus en plus importante, surtout dans les cercles des nouvelles générations intellectuelles, une vision critique et scientifique de l'histoire pour laquelle, l'idée d'empire devenait, pour l'histoire de l'Espagne, un phénomène plutôt historiciste et historiographique qu'historique. Sans doute, parmi ces historiens - qui en partie peuvent être considérés comme des héritiers d'Altamira ou de Soldevila - on doit distinguer Jaume Vicens Vives. Pour Vicens, le lien entre l'histoire de l'Espagne et l'histoire universelle ne se réduit pas à une vision impériale de celle-la, il faut prendre en considération toute la complexité de l'évolution historique des sociétés, des états et des économies...²⁸

Évidemment, le caractère nationaliste de la considération impériale de l'histoire de l'Espagne a toujours été attaché aux avatars des contextes politiques actuels et, particulièrement, aux moments d'essor du nationalisme espagnol. À l'occasion de la transition politique du franquisme à la démocratie (entre les années soixante-dix et quatre-vingt), le nationalisme espagnol - identifié avec le franquisme - a été dépassé et éclipsé par l'essor des « nationalismes » régionaux, en coïncidence avec l'établissement d'un État démocratique qui se concrétisait dans ce qu'il était convenu d'appeler « État des Autonomies ». C'était aussi le moment de la consécration - et de la diffusion - d'une nouvelle histoire de l'Espagne (scientifique, critique, et qui laissait au deuxième plan de l'analyse historique, l'intérêt pour l'histoire événementielle et politique, pour récupérer et découvrir de nouveaux chantiers - économiques et sociaux -, de la vie quotidienne, des mentalités, des peuples, des femmes, etc.), pour laquelle la vision impériale était clairement étrangère ou, tout au moins, secondaire. La référence d'historiens représentatifs pourrait être certainement assez longue, mais on peut rappeler, par exemple, les noms de Pierre Vilar, Ramon Carrande, Felipe Ruiz Martín, Josep Fontana, Alberto Gil Novales, Jordi Nadal, Miguel Artola, etc.

Cependant, dans les années quatre-vingt-dix, coïncidant avec le réveil d'une nouvelle histoire politique et d'une nouvelle conjoncture politique, économique et internationale - à niveau européen, mais particulièrement dans l'ordre mondial - on voit en Espagne le rôle de plus en plus important d'une sensibilité politique particulièrement préoccupée par la récupération d'une identité nationale unique et uniforme, avec une claire volonté de renforcement de l'État-nation ; c'est un phénomène qui s'est exprimé principalement dans les cercles proches des secteurs politiquement conservateurs, et particulièrement, de la main du Parti Populaire après sa victoire électorale de 1996. Dans ce contexte, on a récupéré, en effet, les arguments historiques relatifs à la place que l'on doit reconnaître à l'Espagne dans le panorama mondial, ainsi que sur l'indiscutable unité-uniformité de l'Espagne depuis des temps immémoriaux - dont la suprême

expression aurait été sa dimension impériale -. Tout cela s'est traduit, évidemment, entre les années 1996 et 2004 par une notable présence des arguments historiques dans tous les milieux : présence médiatique, initiatives de réforme de l'enseignement, commémoration des anniversaires historiques, poussée de l'intérêt historique pour la présence et vénération des symboles et des institutions symboliques (le drapeau, l'hymne, la monarchie, etc.), dynamisation des institutions académiques de portée nationale - comme l'Académie de l'Histoire, ou la création autour de 1997 de la *Sociedad Española para las Conmemoración de los Centenarios de Carlos V y Felipe II*,²⁹ convertie depuis 2002 en *Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales*. La publication par l'Academia Española de la Historia de quelques œuvres collectives qui, loin de la rigueur scientifique et de l'érudition, doivent être situées plutôt parmi les activités éditoriales de diffusion idéologique, ou même, politique est très symptomatique, dans ce climat.³⁰ Manuel Fernández Álvarez a écrit, par exemple, dans son chapitre sur l'« España como Imperio », dans *España. Reflexiones sobre el ser de España*, à propos de l'intérêt historique - et même actuel - de l'Empire:

« *L'Espagne, mal vertébrée de l'intérieur, se montre comme un faisceau uni lorsqu'elle a une entreprise commune qui la meut. Et ceci pourrait être un message pour les Espagnols d'aujourd'hui* ». ³¹

Tout cela, indépendamment de la revendication anachronique d'une supposée intentionnalité européiste de Charles V, laquelle se trouve déjà dans les arguments de Menéndez Pidal, qui écrivait en 1940 :

« *Charles Quint est le politicien qui a cru de la façon la plus sincère et ferme à l'unité européenne, à ces Etats Unis d'Europe que l'on désire, aujourd'hui, si ardemment* ». ³²

Il s'agit d'une question qui, à l'occasion du centenaire de Charles V, a occupé une place remarquable parmi les organisateurs de sa commémoration.³³



L'évolution historiographique espagnole ainsi que son historiographie la plus récente nous montrent donc, une vision impériale de l'histoire de l'Espagne directement proportionnelle à l'existence - et au poids - d'une vision nationaliste de son histoire. Dans le cas espagnol, la revendication du poids historique de l'Empire hispanique devient son expression suprême. Il s'agit d'un « empire » qui est loin de supposer une conception spécifique du pouvoir politique, ou de la politique internationale ; en revanche, il s'identifie plutôt avec les intérêts d'ordre intérieur, et avec la réalité concrète du modèle castillan et, donc, avec une réduction castillaniste de l'histoire de l'Espagne. Les grandes œuvres de synthèse, les manuels et les programmes d'enseignement, ainsi que les institutions académiques, sont ainsi pris comme tremplin effectif pour l'inculcation idéologique, politique et culturelle, en agissant très souvent comme des éléments de catéchisation, pour garantir un vernis culturel qui s'exprimera en rabâchant au travers des moyens de communication et des discours politiques.

Dans son ouvrage *Imperio. La forja de España como potencia mundial*, Henry Kamen conclut :

« Nous sommes habitués à l'idée que l'Espagne ait créé son empire, mais, il est plus utile de spéculer sur l'idée que ce soit plutôt l'Empire qui ait créé l'Espagne ». ³⁴

Je ne suis pas complètement en désaccord avec lui. Mais je crois qu'il faudrait conclure, plus précisément, que ce n'est pas exactement l'Empire qui a créé l'Espagne, mais l'« idée » d'empire : c'est-à-dire l'image historique de l'empire, celle qui a été répétée et diffusée infatigablement à travers les textes de l'historiographie et, pour lesquels, le contraste avec l'analyse de la réalité historique n'a presque jamais été l'élément prioritaire.

NOTES

- 1 En plus de la dizaine d'éditions publiées en espagnol de l'œuvre *Imperial Spain: 1469-1716*, de J.H. Elliott (Londres 1963, Edward Arnold), traduite en 1965, les ouvrages dont le titre se réfère directement au caractère impérial de l'histoire de l'Espagne sont encore innombrables. On peut remarquer particulièrement les nombreux textes publiés à l'occasion des commémorations historiques : le centenaire de la crise relative à la perte des dernières colonies en 1898; les centenaires de la mort de Philippe II (1998), de la naissance de Charles V (2000), ou de la mort d'Elisabeth la Catholique (2004), etc... Il suffit de jeter un coup d'œil aux catalogues des bibliothèques pour le constater.
- 2 Cf. Lluís Roura : « Carlos V y la idea de Imperio en el pensamiento moderno », *Congreso Internacional. Carlos V, Europeísmo y Universalidad* (Grenade, mai 2000), Madrid 2001 Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, vol. I, p. 251.
- 3 H.G. Koenigsberger : « El Imperio de Carlos V en Europa » in *Historia del Mundo Moderno*, vol. II, Barcelone, 1980, éd. Sopena, p. 203.
- 4 Cf. X. Gil : « Un rey, una fe, muchas naciones. Patria y nación en la España de los siglos XVI y XVII », in A. Alvarez-Osorio Alvaríño et B.J. García García (éds.) : *La Monarquía de las Naciones. Patria, nación y naturaleza en la Monarquía de España*, Madrid, 2004, Fundación Carlos de Amberes, p. 60-61.
- 5 Cf. Ll. Roura : « Carlos V y la idea de Imperio en el pensamiento moderno », p. 254. Tel qu'il a été récemment signalé, l'« empire » qui allait s'imposer, déjà sous le règne de Philippe II, correspondait à une nouvelle conception : celle d'un « empire particulier » (en réalité, il s'agissait de la conception d'« une monarchie universelle (ou catholique) ») ; cf. P. Fernández Albadalejo : *Fragments de Monarquía*, Madrid, 1992, Alianza, p. 64-72 et 173-174.
- 6 Juan de Mariana : *Historia general de España*, Tolède, 1601, livre 26, chap. 1^{er} (publiée dans l'édition des *Obras del P. Juan de Mariana*, « Biblioteca de Autores Españoles », Madrid, 1950, t. XXXI, p. 241).
- 7 Série « Géographie Moderne », vol. I, Paris, 1782, p. 565.
- 8 Cf. Ll. Roura : « Carlos V y la idea de Imperio en el pensamiento moderno », p. 259-260.

- 9 Cf. le *Discurso preliminar leído en las Cortes al presentar la Comisión de Constitución el proyecto de ella*, œuvre du libéral Agustín de Argüelles (Cadix, 1812) (édition du Centro de Estudios Constitucionales, Madrid, 1981, p. 72) ; et le « Discurso preliminar » in *Teoría de las Cortes* de F.Martínez Marina (Madrid, 1813). Sur l'importance de ce texte, voir J.A. Maravall : « Estudio preliminar » dans l'édition du *Discurso sobre el origen de la monarquía y sobre la naturaleza del gobierno español* (Madrid, 1988, Centro de Estudios Constitucionales).
- 10 L'article premier de la Constitution de Cadix de 1812 proclamait, en effet, que « La Nación española es la reunión de todos los españoles de ambos hemisferios » (les italiques sont de nous).
- 11 Cf. Enrique Heredia : *Planes españoles para reconquistar Hispanoamérica (1810-1818)*, Buenos Aires, 1974, Eudeba.
- 12 Cf. Juan Sisinio Pérez Garzón : « Modesto Lafuente, artífice de la historia de España », in Modesto Lafuente y Zamalloa : *Historia general de España desde los tiempos más remotos hasta nuestros días. Discurso preliminar (edición de Juan-Sisinio Pérez Garzón)*, Pampelune, 2002, Urgoiti editores.
- 13 Mentionné par J.S. Pérez Garzón : « Modesto Lafuente [...] », p. LXXXVIII-LXXXIX.
- 14 Modesto Lafuente : *Discurso preliminar...* (mentionné dans la note 11), p. 74.
- 15 Intervention de M. Lafuente, comme député au Congrès ?? Parlement : *Diario de Sesiones del Congreso* (9 février 1855), mentionnée par J.S. Pérez Garzón : « Modesto Lafuente [...] », p. XXXIV.
- 16 Cf. J.S. Pérez Garzón : « Modesto Lafuente [...] », p. LXXXV-LXXXVII.
- 17 Cf. José M^a Jover : « Prólogo » à la réédition de Rafael Altamira : *Historia de España y de la Civilización Española*, Barcelone, 2001, éd. Crítica, vol. I, p. XX.
- 18 C'est sous cette influence que l'on doit situer, par exemple, l'origine de l'un des plus ambitieux projets de l'historiographie conservatrice : l'*Historia de España y su influencia en la historia universal* d'Antonio Ballesteros Baretta (Barcelone, 1919-1941, éd. Salvat, 9 vols). Pour Ballesteros, il s'agissait d' « apprécier avec exactitude et sans exagération corrompue, la part que l'on doit reconnaître à l'Espagne dans l'évolution de l'humanité, ainsi que dans les différentes phases du dynamisme historique », (« Prólogo », dans le volume I). La diffusion de cette œuvre a clairement contribué à renforcer le poids de la conception essentialiste, castillaniste et impérialiste de l'histoire de l'Espagne dans les générations formées dans la première moitié du XX^e siècle.
- 19 Cf. Enric Ucelay-Da Cal : *El imperialismo catalán. Prat de la Riba, Cambó, D'Ors y la conquista moral de España*, Barcelone, 2003, éd. Edhasa.
- 20 Enric Prat de la Riba : *La nacionalitat catalana*, Barcelone, 1906 (éd. de 1978, Barcelona, MOLC, p. 108 et 111-112).
- 21 *Op. cit.*, p. 39.
- 22 Cf. Esther Martínez Tórtola : *La enseñanza de la Historia en el primer bachillerato franquista (1938-1953)*, Madrid, 1996, Tecnos (particulièrement les p. 47 et 68-98) ; et R. Valls Montés : *La interpretación*

de la historia de España y sus orígenes ideológicos en el bachillerato franquista (1938-1953), Valence, 1984.

- 23 « Introducción. Los españoles en la historia. Cimas y depresiones en la curva de su vida política » *Historia de España*, fondée et dirigée par R. Menéndez Pidal, Madrid, 1947, éd. Espasa, vol. I, p. LXXX.
- 24 *Idea Imperial de Carlos V*, Madrid, 1963⁵ (1^e éd. : 1949), éd. Espasa, p. 35. Cf. aussi : « Introducción. Un Imperio de paz cristiana », *Historia de España* fondée par R. Menéndez Pidal, tome XX, Madrid, 1999⁷, p. XI-LXXII.
- 25 Pedro Bosch Gimpera : *El problema de las Españas*, Malaga, 1996, éd. Algazara (compilation de divers écrits publiés à partir de 1937), p. 44 et *passim*.
- 26 Publiée en 8 volumes entre les années 1952 et 1959.
- 27 F. Tomás y Valiente : « Prólogo » à la nouvelle édition de l'*Historia de España* de Ferran Soldevila, Barcelone, 1995, éd. Crítica, vol. I, p. XIV.
- 28 Cf. J.M. Muñoz i Lloret : *Jaume Vicens i Vives (1910-1960). Una biografia intel·lectual*, Barcelone, 1997, Ed. 62.
- 29 Dont on doit remarquer parmi les initiatives, la célébration des congrès suivants : *Congreso Internacional. Felipe II y el Mediterráneo*, Barcelone-Rome, 23 novembre/4 décembre 1998 (publié en 1999, 5 vols, Madrid, SECC) ; *Congreso Internacional. Carlos V. Europeísmo y Universalidad* (Grenade, mai 2000), (publié en 2001, 5 vols, Madrid, SECC) ; *Congreso Internacional. De la Unión de Coronas al Imperio de Carlos V* (Barcelone, 21-25 février 2000), (publié en 2001, 3 vols, Madrid, SECC).
- 30 Voir, par exemple : *España. Reflexiones sobre el ser de España*, Madrid, 1998, Real Academia de la Historia ; ainsi que *España como Nación*, Barcelone, 2000, Real Academia de la Historia / éd. Planeta.
- 31 *España. Reflexiones sobre el ser de España*, Madrid, 1998, RAH, p. 167.
- 32 Ramón Menéndez Pidal : *Idea imperial de Carlos V*, Madrid, 1963⁵ (1^e éd.: 1940), p. 33.
- 33 En plus du titre du congrès tenu à Grenade, on peut remarquer les arguments qui y ont été exposés, entre autres, Manuel Fernández Álvarez dans sa conférence inaugurale (« Carlos V y Europa. El sueño del Emperador », vol. I, p. 19-31) ou Luis Miguel Enciso : « Huellas del universalismo y europeísmo en Carlos V » (vol. I, p. 125-144).
- 34 Henry Kamen : *Imperio. La forja de España como potencia mundial*, Madrid, 2004, éd. Santillana, p. 15 (édition en anglais : *Spain's Road to Empire. The Making of a World Power, 1492-1763*, [2003]).